

## Née trop tôt

Le 29 décembre 1945, Paul Weiss se meurt et il en a conscience. Jeanne Javal, Mme Paul Weiss, a décidé que, chacun à son tour, leurs six enfants iraient s'entretenir une dernière fois avec celui qu'elle nomme « votre créateur ». Louise est l'aînée mais, selon la volonté de la mère, Jacques, son cadet d'un an, pénétrera le premier dans la chambre du mourant. Les décisions maternelles sont irrévocables, aussi Louise s'incline-t-elle sans discuter. Par habitude. À l'intérieur du cercle familial, la présence lui importe peu.

Pourtant, à cinquante-deux ans, bientôt cinquante-trois, Louise Weiss est l'une des femmes les plus célèbres et les plus estimées de l'époque. Elle assume son personnage public avec panache, et n'autoriserait personne à prendre le pas sur elle. La Seconde Guerre mondiale s'est terminée, en Europe, il y a sept mois, mais les désastres, les crimes sont loin d'être oubliés et, dans la confusion qui a suivi la libération du territoire, elle n'a pas encore obtenu le rôle qui lui siérait. Les luttes qu'elle a livrées, dans le passé, ne se comptent plus, et elle est prête à en livrer d'autres, aussi nombreuses. Sans doute plus âpres encore que celles d'avant 1940.

Mais, ce jour-là, Louise oublie les batailles passées et futures, ses victoires comme ses défaites. Cette dernière entrevue est, pour elle, d'une importance capitale. Elle n'a en tête que le but qu'elle s'est fixé : faire la paix avec ce père dont elle s'est si souvent sentie proche et qui ne lui a jamais accordé la reconnaissance méritée.

Paul Weiss termine sa vie relégué au fond du grand appartement où il a installé sa famille, avant la naissance de son quatrième enfant. Louise remarque qu'il expire dans le lit où elle est née. La chambre est nue, sans aucun ornement, sans un seul objet qui y apporterait un peu de beauté ou évoquerait un souvenir familial. Avec ses instruments de laboratoire, ses nombreux flacons et boîtes de médicaments, c'est un mouiroir anonyme où rien n'accroche ni ne distrait le regard. Étrange antinomie entre les apparences d'harmonie que reflète le reste de l'appartement conforme au statut de grands bourgeois de la famille et la réalité d'un être qui a sciemment brisé ses aspirations, tenté d'oublier ses rêves, pour rester fidèle à sa classe et au serment prêté le jour de son mariage.

Soumis à la rigueur de son éducation protestante, se voulant parfaitement intègre, Paul Weiss est un homme de son siècle. Il en a adopté les règles morales et les clichés. Mais cela n'implique pas forcément le dénuement dont sa chambre donne l'image. Le décor de cette chambre a été conçu par Jeanne Weiss, s'accordant à l'idée qu'elle se fait de l'événement attendu et de son vieux compagnon, atteint depuis des années de la maladie de Parkinson. Son chagrin et son amertume, mêlés peut-être de sentiments plus terribles encore, se montrent sous cette froideur. Nul n'y fera jamais allusion. Ils seront ensevelis avec celui qui les a suscités. A-t-on jamais parlé d'amour filial dans cette famille ? La bonne éducation empêche de mentionner ce qui est strictement personnel. Paul Weiss, lui-même, s'est toujours gardé d'exprimer ce qu'il considèrerait comme son moi intime.

Le jour et l'heure choisis par sa mère pour faire ses adieux à son « créateur » sont pour Louise un moment exceptionnel. Elle fait appel à toute sa lucidité pour constater, sans sentimentalité inutile, les changements apportés par l'approche de la mort sur le visage et le corps si frêle deviné sous les couvertures. Elle réprime autant que possible son émotion, en se préparant à recueillir le dernier souvenir qu'elle gardera de son père. Et remercier le mourant de l'avoir dotée « de son goût pour l'effort, de son ordre, de sa volonté d'analyse » est son désir le plus fort. Elle ne croit pas pouvoir aller jusqu'à lui dire combien il lui a toujours été cher. Simplement, elle va lui adresser une marque de tendresse. Elle se penche pour baiser la main amaigrie, « sèche comme une patte d'oiseau », se souvient-elle.

Rien de ce qu'elle espère n'aura lieu. « Une voix à peine audible » lui murmure : « J'ai toujours haï ta liberté pour n'avoir pas

réussi à préserver la mienne<sup>1</sup>. » Louise éclate en sanglots, réaction inévitable après cet ultime rejet. Mais, dans le dernier volume de ses *Mémoires d'une Européenne* où elle relate la scène, elle ajoute qu'elle est « outrée ». L'épithète, si forte soit-elle, semble faible pour qualifier le traumatisme provoqué par pareil aveu. Car, sur le moment, impossible de mesurer le désespoir qui a acculé le mourant à cette reconnaissance d'échec. Louise, ne pouvant que sentir l'abîme qui ne pourra jamais être comblé entre eux, s'effondre. Les sanglots sont rares chez cette femme, on le conçoit aisément. Avant d'apprendre à dominer les autres, se dominer a été pour elle un indispensable mode de survie. Mais, dans les papiers consultés à la Bibliothèque nationale, comme dans les autres tomes de ses *Mémoires*, à bien des endroits, j'ai trouvé trace de l'attachement profond qui l'unissait à ce père avec qui elle aurait voulu tant partager.

Le souvenir de cette horrible scène, Louise l'enfouit en elle jusqu'à la rédaction de ce dernier volume de *Mémoires* qu'elle publie en 1976. Beaucoup d'autres expériences traumatiques ont ainsi disparu. J'en ai retrouvé quelques-unes, certainement pas toutes. Elle a pris soin de se construire une image cohérente de réussite. Le courage était une de ses caractéristiques. Les deux côtés de sa famille n'en manquaient pas. Il n'y a que dans les œuvres de fiction qu'elle se laisse aller à avouer sa fragilité et sa souffrance. Ses relations avec le père sur lesquelles elle ne s'étend guère dans ses écrits autobiographiques sont particulièrement intéressantes car cet homme renfermé, lointain, malheureux et amer ne semble pas avoir été démasqué par ses autres enfants, d'après ce que j'ai pu entendre et aussi lire sous la plume de sa petite-fille Elisabeth Roudinesco<sup>2</sup>.

Louise avait conscience d'être celle qui ressemblait le plus à son « créateur ». Lui-même le savait, son accusation le prouve. Souvent, tout en refusant ce qu'elle avait choisi d'être, il l'avait traitée en égale. Bien qu'opposé à ce qu'elle voulait devenir, très tôt, il lui avait fait partager ses préoccupations, lui révélant ses responsabilités de haut fonctionnaire, ses devoirs envers l'État, puis ses nouveaux devoirs, différents après avoir choisi de travailler pour des sociétés privées. L'Histoire et son déroulement les avaient, en quelque sorte, unis.

Cette fille aînée, dont l'intelligence peut se comparer à la sienne, sait cela depuis bien longtemps. Et, quelques années plus tard, elle tracera un portrait révélateur de son père. Protégée par

les masques — inutile de tricher dans un roman —, elle se laissera aller à décrire la dissemblance de ses parents. Dans la famille, personne n'osera rapprocher la fiction de la réalité. Elle n'encourra aucun blâme, aucune question ne lui sera posée. D'ailleurs, elle s'est toujours sentie libre d'agir à sa guise. Selon elle, les autres, apparemment prisonniers des conventions bourgeoises imposées par leur milieu, ne se soucient pas de la manière dont elle mène sa vie. La vérité les dérangerait, ils préfèrent l'ignorer. Et elle est trop orientée vers l'action pour s'interroger souvent sur ses blessures. Pourtant, il y a longtemps qu'elle souffre du non-dit pratiqué autour d'elle.

La vie de cette rebelle, secrète, peu fiable, pleine de contradictions, qui commença par suivre avec rigueur la tradition de sa famille laïque et républicaine, reflète notre époque tout entière avec sa cruelle incohérence. Le malheur d'être née trop tôt dans une société qui n'était pas prête à faire une place prépondérante à une femme d'une telle envergure est vite perceptible. Surtout en lisant ses œuvres d'imagination qui font mesurer son mal vivre. Elle avait l'étoffe d'un chef de gouvernement, d'un grand politique, voire d'un homme d'État.

Pour compenser les rejets subis sur le plan personnel et amoureux, aussi bien que sur le plan des aspirations professionnelles et politiques, peu à peu, Louise Weiss s'est construit un personnage. Cette « certaine forme d'aspiration », cet « élan vers l'impossible » qu'elle revendiquait se sont éloignés. Des scènes comme celle qui s'est déroulée au chevet de son père moribond, il y en eut d'autres. Et l'intense souffrance, la fragilité bien dissimulée, ses contradictions, ses échecs inavoués lui donnent une dimension à la fois tragique et pitoyable.

Comme la plupart des enfants mal-aimés, Louise s'est, très jeune, posé des questions sur le comportement d'autrui. Elle a observé ces adultes qui n'essayaient pas de la comprendre. Elle s'est trompée parfois, ou bien, pour se protéger de la souffrance, elle ne s'est pas avoué ses découvertes.

Sa mère possède, dans le domaine de l'intelligence et du raisonnement, la richesse qui lui manque dans celui de la chaleur humaine. Longtemps Louise ne voudra voir que ce qu'elle lui doit et ne pourra s'empêcher de l'aimer. Cette femme — à qui son temps a refusé l'instruction et, cela va sans dire, le droit à l'indépendance — a œuvré pour la réussite de sa fille. Elle n'a jamais

songé à se rebeller. Elle a admis que la société la soumette à ses règles ; mais Louise aspirant à pousser ses études jusqu'au concours qui en est l'apogée, elle n'a pas hésité à la laisser faire et même à l'encourager, de façon sournoise et efficace. Entreprise secrète, risquée à l'époque, qui demandait du courage et une grande liberté d'esprit. Elle a aussi dû exiger de la part de Louise quelques gages pour apaiser la colère du père. Selon lui, si leur fille obtenait un diplôme universitaire, il serait impossible de lui trouver des prétendants. Pourtant tout a été mis en œuvre pour que Louise poursuive ses études comme elle le souhaitait et, à vingt et un ans, elle fut reçue à l'agrégation de lettres. Plus tard, je dirai comment elle y parvint et les événements qui bientôt suivirent.

L'Histoire, celle de l'Europe entière, joue un grand rôle dans l'existence de Louise. Sa famille, plus que d'autres, y est liée directement, aussi bien du côté paternel que du côté maternel. Par leurs origines et aussi par leurs traditions, leurs attitudes morales et politiques. Il est intéressant de voir en quoi, face aux événements, les comportements des membres de ces familles se ressemblent malgré leurs différences sociales, qui sont grandes.

Paul Louis Weiss est alsacien. Ses ancêtres, du côté paternel, sont originaires de La Petite-Pierre, un village fortifié aux confins de l'Alsace Bossue (*Heckenland*, le pays des haies) et de la Lorraine. Si l'on appartient à cette région, la question : d'où venons-nous ? entraîne l'évocation d'autres nationalités. La Petite-Pierre fut, jusqu'à la Révolution française, une possession de différentes lignées de la maison de Wittelsbach.

Le premier ancêtre figurant sur l'arbre généalogique de Paul est Bernhart Weiss, sans doute originaire de Lixheim, dans le Palatinat, venu s'installer à La Petite-Pierre où il fut cordonnier et échevin et où il fut enterré le 11 janvier 1655. Il avait eu cinq enfants dont le troisième, Hans-Jacob, musicien et échevin, est un ancêtre direct de Paul. Le plus jeune fils de ce dernier, Philippe-Jacob, sera l'arrière-grand-père de Paul Weiss. Il était boucher et fut nommé maire de La Petite-Pierre le 4 juin 1801. En 1814, après deux mois de siège, La Petite-Pierre dut capituler devant les armées de l'Autriche et de la Prusse. Les soldats badois de l'armée des alliés arrêtaient Philippe-Jacob Weiss chez lui et le traînèrent en chemise devant leur major qui décida de ne pas l'exécuter. Mais sur le chemin du retour, pris entre deux feux, le maire faillit perdre la vie. La guerre était là, présente, aveugle. Impossible d'y

échapper même si le village ne présentait aucun intérêt stratégique. Philippe-Jacob avait eu huit enfants dont le dernier Georges-Adam, arrière-grand-père de Louise, avait épousé Christina-Catharina Erckmann, la sœur de Jean-Philippe Erckmann, l'un de ses beaux-frères. Ce dernier et Juliana Weiss furent les parents d'Émile Erckmann (1826-1890), auteur avec, son ami Alexandre Chatrian, de *L'Ami Fritz*, de *Madame Thérèse* et d'autres romans populaires exaltant le patriotisme des Alsaciens devenus allemands malgré eux, après la défaite française et le traité de Francfort de mai 1871<sup>3</sup>. Le patriotisme et le pacifisme peuvent aller de pair chez ceux qui perdent leur nationalité et sont exposés à la cruauté des hommes en guerre.

Du côté de la mère de Paul Weiss, née Émilie Boeckel, la ligne directe remonte plus loin dans le temps que du côté paternel. Dès le milieu du XVI<sup>e</sup> siècle apparaissent Jacob Boeckel et son fils Michael, tous deux tonneliers. Le petit-fils, Jacob Boeckel, était né en 1573, en Alsace même, à Barr, non loin de Sélestat, où il fut drapier et marchand. Il fut aussi investi de charges publiques : juge forestier, écoutête et pour finir prévôt de Barr, receveur et surveillant de la paroisse, juré. Il appartenait à une famille luthérienne, depuis la Réforme introduite vers 1550 dans sa ville. On sait aussi qu'il engendra six enfants avec une première épouse et sept avec une seconde. Cette lignée a donc pris racine en Alsace depuis plus longtemps encore que les Weiss. Ils seront soit tonneliers, soit bouchers, tous notables de leur village. Si l'on regarde la sixième génération, les descendants de Jacob Boeckel furent maires de leur commune ou pasteurs. Jonas Boeckel quitta le milieu artisanal et fit des études qui le conduisirent au grade de « magister ». Il était encore, en 1791, le précepteur des onze fils du docteur Koecklin, à Mulhouse. Ainsi était-il parvenu à gagner sa vie et à poursuivre ses études de théologie. En décembre de l'année suivante, il était pasteur et maire de Rothau. Il fut arrêté et incarcéré, avec Oberlin, le théologien et pédagogue philanthrope, à Sélestat, le 9 décembre 1793. En dépit d'une déclaration faite à cette date — qui est alors le 19 frimaire an II — où il se dit républicain et prêt à renoncer au pastorat pour mieux servir la Patrie, il fut condamné à mort par le Tribunal révolutionnaire. Il échappa à cette sentence grâce à la chute de Robespierre et fut relâché le 1<sup>er</sup> août 1794<sup>4</sup>.

Dans la brève évocation de ce que vécut cet ancêtre de Louise, se retrouvent les dangers de l'intolérance et du fanatisme. C'est

par un coup de chance, dû aux arcanes du calendrier, que Jean-Frédéric Oberlin et Jonas Boeckel échappèrent à la mort. En 1803, Jonas Boeckel se retrouva pasteur à Guebwiller, et en février 1820, pasteur de la paroisse Saint-Thomas à Strasbourg. À la génération suivante, la septième, il y a deux médecins : Théodore Boeckel (1802-1869), Eugène Boeckel (1811-1896) et un troisième frère, libraire-éditeur, Charles Boeckel (1808-1893). Ce fut à la huitième génération qu'Émilie (1830-1908), fille de Théodore Boeckel et petite-fille de Jonas, le pasteur qui l'avait échappé belle sous la Terreur, épousa Georges-Émile Weiss. Ce Georges-Émile était le fils de Georg-Adam Weiss et de Christina-Catharina Eckermann. Georg-Adam Weiss, aubergiste-brasseur surnommé Georges-de-la-bière, avait la passion du jeu. Certains disent que d'ordinaire il « plumait » les clients de l'auberge, ses principaux partenaires, d'autres racontent que sa femme cachait l'argent pour l'empêcher de jouer car, comme tous les joueurs, il perdait plus souvent qu'il ne gagnait. C'est lui, d'après Jeanne Javal-Weiss, éprise d'anecdotes familiales et de généalogie, le responsable du goût des cartes qu'elle avait constaté chez ses enfants, à l'exception de Louise.

Georges-Émile Weiss délaissa La Petite-Pierre, berceau de la famille, pour embrasser la profession de notaire. Il débuta à Phalsbourg, comme saute-ruisseau. Devenu clerc, il économisa sur son salaire autant qu'il le put et, avec des moyens limités, acheta une étude qui périclitait, sachant qu'il devrait encore se priver longtemps et travailler beaucoup pour la remettre à flot. À l'époque de son mariage avec Émilie Boeckel, qui eut lieu en 1851 à Phalsbourg, l'étude prospérait déjà. Pour établir sa réussite, il en acquit une autre à Strasbourg. Le père de Louise, Paul-Louis Weiss, né en 1867, était le fils de Georges-Émile et d'Émilie. Il avait deux frères aînés : Théodore Weiss (1851-1942), qui fut professeur de clinique chirurgicale à Nancy, et Eugène Weiss (1853-1938), qui fut ingénieur en chef des Ponts et Chaussées et directeur général des Chemins de fer de l'Est. Il avait également une sœur, Louise Weiss, née en 1856 et morte, sans doute d'une appendicite, à neuf ans, donc avant sa naissance. Quand survint la guerre de 70, le père, Georges-Émile, présidait la chambre des notaires de Strasbourg, étant devenu le membre le plus éminent de la corporation dans cette ville. Mais après le siège, il dut se rendre à Berlin pour négocier le régime des études notariales d'Alsace-Lorraine. Ne voulant pas prêter serment aux Hohenzollern, il vendit très mal sa charge à son premier clerc et partit pour Nancy, où il mourut de

chagrin. Ainsi, aussi bien du côté paternel que du côté maternel, les ancêtres de Paul Weiss, tous membres de l'Église luthérienne d'Alsace, furent directement mêlés aux événements historiques qui malmenèrent leur province.

Curieusement, les ancêtres paternels de Jeanne Weiss, née Javal, étaient, eux aussi, d'origine alsacienne. Mais ils quittèrent cette région plus tôt que les Weiss. La famille Javal, « aisée », dit-on, était originaire de Seppois-le-Bas, village situé dans le Haut-Rhin<sup>5</sup>. Le premier recensement des juifs en Alsace datant de 1784, l'arbre généalogique des Javal ne remonte qu'à cette date. Le décret impérial du 20 juillet 1808 obligeant les juifs à prendre un patronyme, Hirsch Jacob, le chef de famille, né en 1751, choisit de s'appeler Javal et fit enregistrer ses déclarations à Mulhouse. Dorénavant, il s'appelait Jacques Javal, et son fils Schiele, né en 1780, aussi à Seppois-le-Bas, se nommait Jacques Javal également. Ils étaient tous les deux négociants. Il est intéressant de voir comme les grands principes de la Révolution influent sur le comportement des membres de cette famille. Chacun prend à cœur le rôle qu'il peut assumer pour améliorer le sort de ses compatriotes, leur apporter plus d'égalité et de justice.

Jacques Javal, le fils, fait un beau mariage en épousant Schiffera Abraham, dite, en 1808, Julie Blumenthal. Et il va bâtir une fortune considérable. Transportant son négoce à Paris, il crée, en 1819, à Saint-Denis, une usine de textile et une banque. Dans sa fabrique de toiles peintes, il emploie plus de 500 ouvriers. Au mépris des règlements draconiens, il introduit en France des machines anglaises : tours à guillocher, machines pour l'impression en plusieurs couleurs, matériel de gravure. En 1820, il entre au Conseil des manufactures et crée à Munster (Haut-Rhin) une filature de coton. Ses productions obtiendront la grande médaille d'or à l'Exposition de 1827. D'autre part, avec Jacques et Martin Laffitte, il arme, en 1822, *Le-Héros*, premier navire de commerce français qui effectuera le tour du monde et desservira la Chine, la Californie et l'Australie. Il est apte à brasser de grosses affaires et Charles X sanctionne l'un de ses projets, qui risque de donner trop d'essor à son pouvoir. En 1827, avec deux associés, il crée la ligne Strasbourg-Bâle qui sera l'une des premières lignes de chemin de fer françaises. Il est président du Consistoire israélite de Paris. Il acquiert le domaine de Grandchamp, au Pecq, finit par s'y retirer et y meurt, en février 1858.